

# Nono

<http://www.unepageparjour.com>

Les hommes sont partis au petit jour. Cachée dans ma peau de louve, tapie dans les herbes hautes, malgré Rio, mon enfant, blotti contre mes seins, je les suis. Ils ne m'entendent pas, ne me voient pas, tout occupés qu'ils sont à sentir le vent, étudier les traces sur la terre encore humide, à la lisière de la forêt. Je veux voir les grands troupeaux, les bêtes sauvages et mugissantes, je veux les voir à l'œuvre, les chasseurs de ma tribu, courir derrière ces monstres vigoureux, crier, sauter dans la poussière levée par les sabots, frapper ces colosses à la chair lourde, éviter les cornes agiles, éloigner les mâles dominants et capturer les jeunes plus frêles.

Hack, le père de mon enfant, sans aucun doute, Hack, le géant, sa massue de chêne et de silex, si légère dans ses mains si rudes, qui hurlent aujourd'hui encore sur mon corps qu'elles ont meurtri, Hack, ouvre la longue colonne des chasseurs. Il domine tout le groupe, de la tête et des épaules. Son flair le porte sous la brise, là où sont passés les bêtes. Il sait reconnaître le frôlement d'un flanc de bison sur un feuillage, il sait lire la trace des taureaux dans une rivière, il comprend les mouvements de l'air derrière le vol des oies grises. Il sait aussi éviter d'imprimer ses propres pas dans la glaise, il sait dissimuler son odeur pour ne pas éveiller les prédateurs, les lionnes et les loups qui rôdent, au-delà des larges prairies, il sait aussi se déplacer dans le silence, pour surprendre les hommes du fleuve, les autres, les mauvais, les mangeurs de poissons, à la peau d'os, au regard de pierre et aux chevelures d'herbes séchées.

Le matin frais monte de la terre. Malgré la fourrure de la louve, le froid me pénètre, mord mes os, me crève le ventre. Je sens Rio qui

frissonne, collé contre ma peau. Il ne faut pas qu'il pleure, les hommes me tueraient peut-être, s'ils me savaient derrière eux, cachée dans leur sillage, au risque de faire rater l'expédition. La tribu a faim. Les chasseurs sont souvent rentrés les mains vides, ces derniers temps, par la faute du vent et de la malchance. Hack a promis hier soir de ramener un festin. Il nous a ordonné, à nous les femmes, de monter un grand feu, de chercher des pierres plates pour y déposer les quartiers fumants, de cueillir les fruits sucrés, de déterrer les racines savoureuses, d'arracher des herbes odorantes, de racler nos gorge, aussi, pour que nous chantions jusqu'au lever de la lune, haut et fort, de nous baigner dans l'étang, aussi, pour que nos corps luisent. Ce sera fête, ce soir ! Hack nous l'a promis.

Je me contente de les suivre. Je me suis faufilée hors de la grotte, quand ils préparaient les armes. Les autres femmes ne s'en sont pas aperçues non plus, certaines allaitaient, d'autres nettoyaient le fond de notre caverne, d'autres encore, ajoutaient des branches dans le feu de la nuit, qui claquaient d'un grand cri dans le baiser des flammes. Elles m'en voudront sans doute, mais qu'importe, je dois absolument voir les troupeaux sauvages, même si, un jour, je dois en mourir.

Avec autorité, Hack fait signe à sa troupe de s'arrêter. Les buffles paissent, un peu plus loin, sous le vent calme et les nuages tranquilles. Je retiens mon souffle, devant ce spectacle d'une beauté sauvage et fascinante ; les grands mâles, aux formes massives, postés aux lisières du groupes, restent aux aguets, les oreilles mobiles, en éveil. Leurs cornes immenses, noires, se découpent sur le ciel bleuissant. Les toisons printanières alternent les tons chauds, le roux, le rouge flamboyant, les bruns brûlés, et les ombres grises, de fines tâches noires parcourent leurs plastrons, leurs encolures épaisses. Par instant, ils délaissent l'herbe grasse, et lèvent leur museau épais. Un bruit, sans doute, qui a fait frétiler une oreille. Ils ouvrent leurs naseaux avec force, hument l'air, à la recherche d'un parfum fauve qui sonnerait l'alarme. Il s'agit d'un héron, qui se pose d'un bruit feutré au pied de l'un des colosses. Alors, rassurés, ils reprennent leur activité. Les femelles, à l'abri au cœur du troupeau, se massent les uns contre les autres, les flancs serrés, accompagnées parfois d'un jeune, presque blanc, au regard naïf et doux, prêt à courir derrière un vol de mouches ou la queue d'un autre.

Devant moi, les hommes, les corps tendus sur leur massue et leur coutelas de silex, attendent le signal de Hack. Leurs muscles sont

bandés, prêt à s'ouvrir dans l'attaque. Les mâchoires, serrées et saillantes, immobiles dans le silence. Hack, la main levé, tient ce monde comme une pierre au bout de son bras, qu'un cri suffira à lancer avec force contre les proies.

Je note dans ma tête toutes ces sensations, si riches, enivrantes. L'odeur du vent, le mouvement du ciel, les couleurs du troupeau, l'attitude des mâles, la danse des femelles, l'insouciance des jeunes. Le mélange des formes et des couleurs.

Ils se sont jetés. Ils sont partis, comme la foudre. D'un seul mouvement, ils ont fondus sur les bêtes. D'un seul cri. Les mâles ont dressé la tête, levé les cornes, ils se sont arc-boutés sur leur cuisses puissantes, mais trop tard. Les hommes sont là, dans le cœur du troupeau, les silex au poing. Les femelles s'affolent, se cabrent, hurlent. Les jeunes tournent leur tête en tout sens, ils courent en cercle. La cacophonie noie mes oreilles. Les cris des hommes et des bêtes secouent les hautes herbes. De grands oiseaux blancs s'envolent, dans un chaos d'ailes froissées. Puis, enfin, le concert des sabots qui martèlent la terre. Le troupeau s'est mis en branle, après la panique, et les plus vifs détalent déjà, loin devant. Les hommes en poursuivent d'autres. Mais Hack n'a pas attendu la dispersion. Ses bras enserrant l'encolure d'un jeune taureau, aux cornes naissantes, blanches et lisses comme deux dents effleurant les gencives d'un enfant. La lutte est intense, les sabots et les pieds se mêlent, dans la poussière du combat. La bête ahane, l'homme souffle. Leurs muscles roulent, sous les peaux tendues. Leurs yeux se défient, celui du prédateur et celui de la proie, unis dans la même étreinte, embrassés dans un même baiser de mort.

La troupe des hommes se rassemble en cercle, autour des combattants, battant des pieds et des mains, pour encourager leur chef. La bête porte un genou en terre. Hack brandit alors son arme de pierre et d'un cou sec, tranche la gorge de l'animal, qui, sans un cri, s'effondre, repliant sous son corps devenu trop lourd, ses pattes inutiles. L'homme approche ses lèvres du fleuve rouge et bouillonnant qui s'échappe de son adversaire vaincu, et, à grande goulée, se désaltère à ce fleuve de vie.

Hack se relève, plus fort, plus grand que jamais, la poitrine fière et battante de la victoire. Ce sera fête, ce soir, dans la grotte de notre tribu. C'est alors que, baissant ses yeux vers moi, nos regards se croisent.

Je me relève, confuse, prête à soutenir la force de l'homme qui marche vers moi, à pas lents et lourds, terrassant les hautes tiges de ses poings terribles. Nous sommes face à face. Les autres, restés autour de la bête, nous laissent maîtres de la scène.

« Que fais-tu, Nono, ici, couchée sur la terre, derrière nous ? » Sa voix reste douce, malgré la fureur qui jaillit de ses yeux.

Je sens Rio qui s'agite contre mon flanc. Je crains ses pleurs.

« Je voulais voir les bêtes sauvages. Je voulais m'inspirer de ce décor, m'imprégner des formes et des mouvements. »

Hack se rapproche encore. Sa respiration rauque et profonde gronde près de moi comme les entrailles de la terre, quand le tonnerre s'abat avec fracas sur notre monde.

« As-tu pensé à ta sœur ? à Klo, dont nous n'avons plus de nouvelles depuis plusieurs jours ? Les hommes du fleuve nous menacent. Ils pourraient t'enlever, te torturer. Veux-tu disparaître, toi aussi ? Es-tu inconsciente ? »

Je garde la tête haute, malgré la tempête et les reproches. Rio se met à gémir.

« Qui garde le feu ? »

« Il y a d'autres femmes », tenté-je de répondre.

« C'est ton travail, Nono, en l'absence de Klo ! Les autres ont d'autres tâches ! »

Les poings de Hack vibrent, au bout de ses bras tendus. Je pense à la bête morte, un peu plus loin. Malgré moi, des frissons de peur montent le long de mon échine. Rio gémit de plus en plus.

Alors, lentement, j'entrouvre ma toison de louve et offre à l'homme ma peau brillante. Je me presse contre lui, contre son torse bombée, épais, rouge encore du sang du taurillon. Sa force mâle, sa vigueur devient plus intense, encore. Mais ses poings se relâchent, ses mains s'ouvrent, ses paumes se posent sur mes hanches de mère. Il me prend d'un seul coup, contre la terre. Rio roule, pendant l'étreinte, et lance un long pleur, de rage, sans doute. Les hommes, alertés, nous entourent, abandonnant la bête. L'un deux, le plus

vieux, s'approche de moi, attiré par mon ventre chaud. Mais Hack le repousse ; son poing frappe le front du vieillard, dans un grand bruit d'os fracassé.

Puis nous rentrons chez nous. Je marche devant, Rio dans les bras, qui pèse de plus en plus, accroché à un sein. Hack, à mes côtés, s'est muré dans le silence. Ses pensées s'égarèrent au-delà de nos frontières, vers les hommes du fleuve, sans doute, ou les hordes de lions, qui nous narguent parfois, quand les troupeaux s'éloignent. Les autres ferment la marche, se relayant pour porter la carcasse encore tiède. La tempête est passée, laissant peu de trace, si ce n'est cette petite morsure, au bas de mon ventre, toute petite, vraiment, mais dont la plainte lancinante occupe un coin de mon esprit. Malgré les images qui s'y pressent en foule. Malgré le foisonnement des couleurs, le bruissement des corps, les haleines fumantes, les oreilles dressées, les cornes pointées vers le ciel, les mâchoires qui broient les herbes juteuses. Je vois des échines frissonnantes, des sabots frappants la poussière, des gueules ivres de salive, des respirations rauques, des masses lourdes qui courent, si légères. Tout est ravissement ! Je cherche à chaque pas le gris mordoré, le fauve écru, le blanc étincelant, le noir infini. Mes doigts tressaillent, déjà, de sentir la paroi magique, à l'idée de sortir du néant des troupeaux avides de souffle. J'accélère. Je cours, presque.

Hack me rattrape. Sa main pèse sur mon épaule, telle une plaque de roche.

« Attends », m'ordonne-t-il. « Qu'y-a-t-il de si pressé ? Ne m'as-tu pas dit à l'instant qu'il y avait d'autres femmes pour veiller sur le feu ? »

« Si ! », je veux bien l'admettre. « Mais je suis pressée de rentrer, pour peindre sur le mur ! ».

Hack hoche la tête, en me libérant.

« Pauvre fille ! N'as-tu vraiment que cela à faire ? Etaler sur le mur tes saletés de fleurs écrasées ? Alors qu'il y a tant de fourrures à préparer pour cet hiver ! Tant de silex à tailler pour affronter les hommes du fleuve, se défaire des lions et tuer de plus en plus de bêtes ! »

Je ralentis un peu, de peur qu'il ne m'interdise à tout jamais d'assouvir cette passion qui me dévore, qui hante mes rêves et assoiffe mes jours. Peindre ! Je veux peindre ! Je veux écrire sur la paroi de notre grotte !

Nous continuons dans un nouveau silence, à peine troublé par le rire des hommes, derrière nous, heureux sans doute de la fête et du festin qui s'annoncent. Le ciel, immense et bleu, le soleil blanc par-dessus les grands arbres de l'horizon, la douceur de la mousse foulée par mes pieds. Pourtant, je ne me sens pas si tranquille. Une inquiétude vague monte en moi comme une brise légère, mes regards se portent à droite, à gauche, je serre Rio plus fort dans mes bras. L'appel strident d'un geai rompt l'air, soudain.

Je m'arrête. Hack me regarde, étonné.

Au loin, ce sont des enfants qui courent, à toute jambe, les bras levés. Ils crient. Quelque chose que nous ne comprenons pas. Ils crient, de toute leur force. Hack se met à courir vers eux. Au loin, je devine la masse des femmes, regroupées devant la grotte.

« Klo ! Klo ! Ils ont ramené Klo ! Klo ! Klo est morte ! ».

Je cours à mon tour. Elle est là, étendue à l'entrée de la grotte, paisible, belle comme toujours, une ombre de sourire effleure encore ses lèvres. La vieille mère, à genoux, tordue de larmes et de désespoir, roule ses yeux vers le ciel, lançant vers les hommes du fleuve des torrents d'imprécations. Les autres, les cousines, les sœurs, les tantes, elles sont toutes là, prostrées, plus inanimées encore que notre pauvre petite morte.

Je m'approche d'elles, de ma jeune sœur, pendant qu'une boule de pierre dure et brûlante s'enracine dans ma gorge. Je voudrais tousser, cracher, pleurer, mais mon corps reste sec comme ces rivières, au pied des montagnes, quand le soleil brûlant a léché les dernières gouttes de leur sève. Ma Klo ! Notre dernière promenade, ses mots tristes et doux, sa main dans la mienne, tant d'images frêles qui tremblent dans ma mémoire.

Je porte un genou en terre, tout près d'elle. Je caresse ses cheveux si soyeux. J'aimerais tant de silence, de calme.

« Vengeance ! Vengeance ! » crie la vieille mère.

Ce brouhaha me pèse. Les enfants, hurlent encore et encore.

« Vengeance ! Vengeance ! Vengeance ! ».

« Ils l'ont ramenée ce matin, au lever du soleil. Ils étaient trois. Deux la portaient. Un autre menait la marche. Sans mot dire. Ils se sont arrêtés là, et ils sont repartis. Ha ! Si vous aviez été là, tous ! Avec vos silex ! ».

Hack écoute la femme qui parle des hommes du fleuve. Ma tante, froide et dure comme le tranchant de la pierre. Il écoute et pense, immobile. La vieille cesse ses pleurs, dans l'attente. Même les enfants s'arrêtent, intimidés par la gravité de Hack.

Le vent s'est tu, dans les branchages. Tous, nous restons suspendu au silence. Hack se tourne lentement vers la vieille, et s'adresse à elle, à elle seule, avec toute la dignité dont il sait si bien se parer, dans de tels moments.

« Ce qui est dit est dit. La fête aura lieu ce soir, pour honorer notre chasse. Au prochain lever de soleil, nous partirons aux pierres plates, pour honorer ta fille Klo. Et au lever de soleil suivant, nous exterminerons ces hommes du fleuve, pour honorer ta souffrance. ».

La vieille mère se relève, et baisse la tête, en signe de reconnaissance envers Hack, qui repart vers ses hommes, vers ses chasseurs, sous leurs acclamations et leurs cris de guerre, terrifiants. Les femmes se dispersent. Les enfants disparaissent. Je reste seule, enfin, près de ma Klo.

Moi qui sait ! Tout cela me paraît tellement injustifié.

« Tu ne peux plus rien leur dire, hein, toi, ma chérie ! Et pourtant, ils devraient bien voir que tu es toujours aussi belle ! Où sont les traces de violence ? Où sont les blessures ? Toi qui repose si paisible sur cette herbe bienveillante, que penses-tu de tout ceci ? Trouve-tu enfin ce repos que tu recherchais avec tant d'envie ? ».

Enfin, je peux pleurer, tout doucement, pour elle et moi, versant mes larmes chaudes, si lourdes, sur son front bombé.

Mais déjà, les autres m'appellent.

« Nonno ! Nonno ! Vite, viens nous aider, pour le feu, pour les peaux, pour la viande ».

Pauvre Klo !

Les préparatifs du festin nous accaparent. Tant et tant de chose à penser, à ordonner. Nous nous y mettons toutes, même les filles les plus jeunes, les toutes petites qui savent à peine marcher.

Les plus fortes découpent la grande carcasse raidie, avec l'aide de quelques hommes de bonne volonté. Les plus jeunes, celles dont la maternité n'a pas encore épaissie les hanches, ramènent d'avantage de branchage pour alimenter les flammes géantes. Les plus âgées vérifient la chaleur des pierres sur lesquelles grillera la viande. Elles ont déjà disposé près d'elle ces fameux os remplis d'herbes magiques, de baies aphrodisiaque et de racines piquantes, séchées, hachées, pilées, écrasées, par des lunes et des lunes de soins constants, qui transforment en délice les chairs les plus fades.

J'appartiens au groupe des jeunes mères, de celles qui récupèrent les quartiers de viande, pour les débiter en tronçons plus légers, moins épais. Je pose le morceau sur une pierre large, mon silex, long et fin, pointu comme une corne de taureau, pénètre dans la chair sans un bruit. Du plat de ma main, je dirige la lame au ras des os, avec précision, pour ne pas en perdre une lanière. La pierre devient rouge. Captivée un instant par cette transformation des couleurs, par ce passage du gris clair au rouge carmin, par ces mouvements aléatoires, presque imperceptibles, tels la métamorphose des nuages blancs dans un ciel d'été, je reste pensive, admirative, inactive, malgré les autres femmes, qui me houspillent, en me traitant de tire au flanc.

Puis je me lève, j'apporte le fruit de mon effort aux vieilles cuiseuses, qui disposent les tranches avec soin sur les pierres brûlantes, à la lisière du baiser des flammes. La graisse claque, sous les crépitements du feu. Fascinée, je regarde la pierre qui devient noire, au contact des braises. Emue, je sors de ma fourrure un petit os creux, que je remplis de cendres, et je retourne vers mes pierres maquillées de sang. Je ramasse un peu d'argile, de la fine argile ocre, et je la mélange, du bout de mes doigts, avec le sang séché. Magie ! Les couleurs s'assemblent, s'épousent, se marient, dans la pureté de la lumière du soir. Je reconnais la multitude des tons que prennent les pelages des bêtes. Des lions féroces, des buffles agiles,



des gazelles s'élancent, devant mes yeux, dans ma tête, derrière mes rêves.

En catimini, je cours au fond de la grotte. Mes premiers dessins, maladroits, naïfs, ne ressemblent à rien. Mais ils m'attendent, amis fidèles. Pour cela, je ne peux pas me résoudre à les effacer. Tant pis ! Fébrile, je suce mes doigts, et je les trempe dans la fine poussière d'argile et de sang. Je fais naître sur la roche un flanc puissant, aux muscles saillant, qui semble prendre son élan pour fuir le chasseur. Avec les cendres encore tièdes que je viens de ramasser, mes doigts caressent une échine épaisse, vivante, frémissante. Puis des naseaux pleins de vie, dont la respiration bruyante semble monter de la paroi fraîche. En quelques traits rapides, le taureau a soudain jailli de la structure minérale, semblable à ceux que j'épiais le matin, cachée derrière les tiges hautes. Mon cœur bat la chamade, une excitation fiévreuse s'est emparée de moi. Du regard, je mesure l'espace du mur. J'imagine, d'autres taureaux, de profil, des femelles plus légères, un peu plus loin, et les chasseurs. Il me faudrait d'autres couleurs, d'autres mélanges. Mes os sont vides. Je dois retourner aux préparatifs du festin, pour en récupérer davantage.

Je suis heureuse.

Une silhouette épaisse m'épie dans l'ombre. Une cousine aux nombreux enfants. Usée.

« Que fais-tu ? ».

« J'étais venu coucher Rio. ».

« Arrête de mentir, Nono ! Je t'ai vu. Tu coloriais le mur. ».

« Oui, j'ai vu des bêtes, ce matin, avec les chasseurs, et je voulais les peindre, avant que mes souvenirs s'envolent. ».

« Et la cuisine ? Tu t'amuses, pendant que nous, on se tape le boulot ? Crois-tu que tu resteras toujours la préférée de Hack, pour ne rien faire ? Tu verras, plus tard, quand tu deviendras comme moi, la peau flasque, les seins mous et distendus, à force de mater, tu verras, quand tu ne seras plus bonne qu'à tanner les peaux ! Hack te rejettera à ton tour, et tu ne pourras plus t'amuser comme une idiote ! ».

Je me terre sans rien dire. Que répondre ? Que je sens confusément, au plus profond de moi-même, que peindre m'est plus nécessaire que tout le reste ? Puis-je lui dire ce fond de ma pensée ?

Je la suis, silencieuse, pour rejoindre les préparatifs. Certaines, qui s'étaient aperçues de mon absence, me jettent de méchants regards.

La nuit est tombée sur notre clairière. Le feu dispute à l'ombre le droit de s'ébrouer au milieu du clan. Il monte, monstre pointu et chatoyant, au dessus de nos têtes, pour attraper la lune, qui, pâle et falote, est restée à l'écart ce soir, au dessus du bois, loin des rires et des chants. Autour de Hack, les hommes, gorgés de viande et de graisse généreuse, s'échangent maintenant les jus fermentés, en buvant à même les crânes.

L'alcool délie les têtes et lance les danses folles autour des flammes vives. Le signal est donné ! Les filles mêlent leurs silhouettes graciles à la fierté des hommes, des chasseurs vigoureux et terribles. Les mères hululent et frappent dans leurs mains, sonnant le rythme des corps, lent d'abord, comme le pas lourd du troupeau qui s'en va pour paître, et plus vite, quand les sentinelles blanches s'envolent, quand le danger rôde, puis de plus en plus rapide, quand les bêtes détalent au galop, devant les crocs des lionnes ou les silex des hommes, et le rythme devient fou, quand les proies et les prédateurs se mélangent. Des couples roulent sur le sol, certaines crient, d'autres rugissent, comme des louves amoureuses.

Je n'appartiens plus à celles-là. Rio, endormi contre moi, me le rappelle à chaque instant. Je reste assise, près de Klo, heureuse peut-être, dans ce sommeil éternel. Elle qui voulait tant fuir ces danses ! Elle qui refusait le sacrifice de son corps à ces brutes enivrées. Je l'imagine, courir encore vers le bois, plus prompte à se faufiler dans la nuit que le chasseur, plus habile à sauter par-dessus les troncs couchés sur le sol, plus maline à se dissimuler contre la terre. Et l'homme qui s'en revenait, pleins d'invectives, les poings serrés, s'acharnant à courir derrière une autre, avant de s'effondrer, dompté par trop d'efforts, trop de nourriture, trop d'alcool, le nez dans l'herbe, pour s'endormir dans un repos sans rêves, qui l'emmenait jusqu'au lever du soleil, la tête broyée, le ventre douloureux. Il faut les voir, ces chasseurs effrayants, les lendemains de fête, penauds, voûtés, marchand à tâtons jusqu'à l'étang, pour reprendre quelques esprits dans la fraîcheur de l'eau.

Seul, Hack, reste vigilant, les traits durs, buvant peu. Je sais que l'expédition promise, cette vengeance qui me semble bien inconsidérée, le tracasse. Il craint les hommes du fleuve, même s'ils ne mangent pas de viande.

Le feu soupire, maintenant, il n'est plus qu'une lueur, accompagnant de son regard bienveillant les couples de la nuit, restés dans la clairière du festin, serrés les uns contre les autres, comme une petite meute chaude et tranquille.

Je ne dors pas, étendue entre Klo, si froide, et Rio, fiévreux. Notre dernière promenade, au delà de l'étang, bien plus loin que le bois, sur la terre des hommes du fleuve déjà, vibre dans ma mémoire, poussant le sommeil hors de mon esprit.

Nous longions l'eau puissante, qui caressait les berges fleuries de ses longues vagues, main dans la main. Rio, dans mon dos, nous laissait tranquille. Klo voulait partir. Loin. Ou mourir, peut-être. Elle voulait fuir ce monde de violence. Elle comparait la vie à un tunnel sans fin, sans lumière au bout du chemin, bordé de pierre de violence, de drame, de désespoir. Combien de frères et de sœurs avons nous vu mourir, sur tous ceux que la vieille mère avait mis au monde. Nous n'étions plus que toutes les deux, disait-elle. Je suis toute seule, maintenant, me dis-je en caressant ses cheveux. Elle ne supportait plus cet avenir triste, sans autre horizon que ces maternités interminables, ces bébés qui meurent, ces chasseurs violents, qui vous prennent pour un oui, ou pour un non, sans que nous ayons le moindre mots à dire, ces cousines aux hanches fécondes, soumises, qui nous imposent leur propre vie, la succession des levers et des couchers de soleils mornes, toujours identiques, ces taches, répétées sans fin, et qu'il est nécessaire et juste de reproduire, sans se poser de questions, pour la seule raison que nos mères et les mères de nos mères et les mères de leur mères ont répétées depuis toujours.

Klo parlait. Mais je demeurais silencieuse. Je ne savais pas comment lui expliquer tout ce que je ressentais en peignant sur le mur de la grotte, en dessinant les ombres des bêtes, en mélangeant les couleurs, en découvrant de nouvelles combinaisons de teintes. Il coule en moi une rivière plus fraîche encore, plus vivante, plus jouée que les eaux du fleuve. Que m'importe tout le reste, si je peux peindre ! Je ne lui ai rien dit de tout cela, je l'ai écoutée, sans lui apporter de réconfort. Elle souhaitait disparaître, s'enfoncer

dans les flots, ne plus avoir à porter ces fardeaux dont le sens lui échappait.

Alors nous étions revenues, comme des petites filles sages. Mais tu es repartie, n'est-ce pas Klo ? Tu es repartie, toute seule, sachant que je ne pouvais pas te comprendre entièrement, sur un autre chemin.

Une inspiration soudaine me vient à l'esprit. Insensée. Poussée par la pensée de tous nos morts, peut-être, par l'idée que cette vie ne porte pas de sens, qu'une fois sur la pierre plate, nos corps inertes éparpillés par les vautours et les chacals, disparaissent, et que notre existence s'efface, comme chaque rayon de soleil efface la trace de la pluie sur le sol. Qui se rappelle encore de la mère de notre mère ? Et qui s'en rappellera, une fois notre vieille mère disparue à son tour ?

Je me suis dressée sur mon séant. Tout est calme. Cette idée me taraude. Me mine. Mais je dois le faire. Les peintures, d'abord. Heureusement, j'ai conservé près de moi les os remplis de poudre d'argile. Doucement, à tâtons, j'en enduis la main droite de Klo, m'aidant de ma salive pour que la poussière d'ocre s'accroche partout, dans le creux de la paume, sur les petites bosses à la base des doigts, dans les rides de chaque phalange. Le travail est long, et demande une minutie infinie, surtout que le gris du petit jour, qui vient de succéder au noir de la nuit, n'est pas suffisant pour m'aider à contrôler exactement ma progression.

Mais le plus dur reste à venir. Porter Klo jusqu'au fond de la grotte. Vivante, elle ne pesait rien, une plume, fine, légère, svelte, évanescence. Morte, son corps me pèse. Je souffle, pour la soulever, la tenir suffisamment droite pour pouvoir me glisser sous son bras gauche, et l'emmener ainsi, jusqu'à la grotte, en maintenant fermement contre moi sa poitrine glacée, de peur qu'elle ne retombe et ne m'entraîne dans sa chute. Cahin-caha, nous cheminons, bras dessus, bras dessous.

Un homme se réveille, le regard vide, le doigt pointé vers nous. Sans voix. Il s'écroule, mal dessaoulé, sur sa compagne d'une nuit.

La grotte est vide, en ce petit matin de printemps. Nous nous traînons jusqu'au mur peint. Puis, le cœur battant, consciente que je donne à Klo la clé de l'éternité, je prend sa main gauche, enduite de couleur, et je la plaque avec force contre la paroi, en prenant

garde que toute les partie de sa main soit bien en contact avec la roche.

Puis, je la recouche avec douceur.

Sa main est là, bien visible, lumineuse, magnifique, non loin des taureaux, des gazelles et des lionnes.

Un frôlement, derrière moi, attire mon attention. C'est notre vieille mère, qui, voûtée dans l'ombre, nous observait sans doute. Je distingue dans ses yeux tristes la lueur d'une espérance. Elle s'approche de l'empreinte, sur le mur, contemplative, l'effleurant du bout des doigts, tandis que je distingue perler au travers de ses rides une larme d'argent, unique.

Au lever du soleil, il nous faut partir en procession jusqu'aux pierres plates des morts. J'entends Hack et les hommes, à l'entrée de la grotte, leurs voix lourdes et véhémentes, leurs grands pas impatientes.

« Que complotes-tu encore, Nono, au fond de cette grotte ? Pourquoi as-tu ramené le corps de Klo ici ? ».

« C'est ma sœur ! ».

Je sens que la vieille mère, pour une fois, me soutiendra. Hack ne cherche pas à discuter. Il semble pressé et demande à deux de ses frères d'emmener Klo. Nous les suivons.

L'air du printemps regorge de parfums suaves. Je devine sous les fourrés des frôlements d'oiseaux, rapides, dénichés par un renard ou au contraire, prêts à fondre sur une mouche ou un ver de terre. Dans le ciel, très haut, des hirondelles s'élancent dans des rondes aux courbes insensées, sans jamais se croiser. Ce monde respire l'insouciance, et pourtant, la petite morte nous entraîne derrière elle, dans son sillage de pleurs.

Pendant que nous cheminons, têtes basses, la mère entame les chants de mort. De longues plaintes glacées, comme les jappements des loups, qui me pénètrent jusqu'aux os. Mes jambes ne me portent guère, du fait de la nuit sans sommeil, de la procession, de la mort. Un mélange de tout cela, sans doute. Ma tête tourbillonne, et je me raccroche à la main posée dans la grotte, la main infinie, défiant le

temps et l'éternité, la main de Klo, prête à saluer les filles et les fils d'autres âges.

Nous arrivons aux pierres plates. Le reste d'un bras décharné se balance dans le vide, et plus loin, des crânes aux yeux crevés ont roulé sur le sol en pente douce. Les chants se font plus forts, encore, et déchirent ma poitrine. La vieille s'est plié en deux, dans la douleur et l'effort, les genoux dans la terre.

Mes jambes ne me portent plus, et je dois m'asseoir, malgré les airs courroucés des cousines, mais je m'effondrerais, sinon, comme une montagne de sable dans les remous de la rivière.

Le poing serré contre mon ventre, je regarde les hommes monter jusqu'au sommet des pierres plates, et y déposer ma petite sœur. Je voudrais aussi m'y coucher, m'allonger contre elle, pour la réchauffer de mon corps dans une ultime étreinte, jusqu'à ce que le souffle des vents, jusqu'à ce que le baiser glacé de la pluie, jusqu'à ce que la brûlure du soleil, jusqu'à ce que l'appétit des animaux nous dispersent.

Malgré le printemps, le froid imprègne le champ des morts. Ma peau frissonne, sous ma toison de louve. Je tremble. Je suis malade. Tout se brouille, devant mes yeux. Tout devient sombre, opaque, suffocant. Je suis couchée sur le sol, pendant qu'on étend Klo sur sa pierre, et je ne vois plus rien de la cérémonie. Les derniers adieux. Les bains de larmes. Les baisers aux morts. Rien ! Je suis emportée, inerte, comme une outre vide, dans le bruissement des feuilles agitées par la brise. Je peux dormir en paix.

---

Sur le chemin du retour, les hommes qui avaient porté Klo à l'aller, les frères de Hack, me portent à mon tour, tellement je me sens faible, incapable de me remettre debout. Je m'abandonne, dans leurs mains larges et puissantes, qui se font douces, à cet instant, et rassurantes.

Les pleurs ont cessés. La vieille avance en silence, à côté de moi. Son corps décharné, sec comme les bois de la fin de l'été, qu'elle tient courbé et tordu, a donné toutes les larmes qu'il contenait encore. Si je venais à mourir, là, maintenant, que se passerait-il ? Pourrait-elle sangloter ? Ou laisserait-elle ses yeux, taris à jamais, errer sur mon corps abandonné, sans voix, sans âme ?

La vie reprend son cours, cependant. Les femmes babillent, derrière moi, certains hommes rient, se chamaillent, à grand coups de poings dans les épaules, se roulent dans la terre. Les préparatifs pour la guerre de demain. Ils s'entraînent, en vue du massacre, de l'extermination programmée des mangeurs de poissons.

Les yeux penchés sur l'azur, noyés dans la sarabande des hirondelles, dont les vols inlassables n'ont pas cessé depuis ce matin, je me demande si les bandes d'oiseaux mènent aussi des expéditions punitives contre d'autres bandes. Il y a les prédateurs, bien sûr, mais entre eux ? Tous ces mystères me donnent mal au crâne, je voudrais fondre, m'abîmer dans un sommeil sans fin, sans retour, comme Klo. Mes pensées m'en empêchent, toujours présentes, violentes. Sans réponse.

Arrivés à la clairière, les frères de Hack me déposent devant la grotte. Je me sens un peu mieux, et, appuyée sur une cousine, je parviens à me traîner jusqu'au fond de la caverne, au pied de mon mur, là où brille la main magique de Klo.

Rio gémit en me voyant. La faim, sans doute ! Je m'enroule autour de lui, encore fiévreux, et lui laisse mes seins, à sa guise. bercée par la succion mécanique de ses lèvres goulues, je m'endors, enfin.

D'une nuit sans rêve, épaisse, qui me laisse dans la bouche un mauvais goût de cendre, je me réveille seule, en dehors de Rio, les yeux grands ouverts, qui me regarde étonné. La caverne semble vide, inquiétante de silence. Je ramasse un bout de tige à sucer, sucrée, un peu amère, de celles qui, paraît-il, rendent les cheveux drus, et la peau douce. Je me dirige jusqu'à l'entrée, lumineuse comme au plein cœur de l'été. Un lièvre détale devant moi. La clairière aussi, est désertée.

Les hommes ont du partir bien avant les premières lueurs de l'aube, pour surprendre la tribu du fleuve dans son sommeil. Mais où sont les femmes ? Les enfants ? Devant l'étrangeté de la situation, je ne sais que faire. Je ranime le feu, qui s'apprêtait à mourir. Mais ensuite ? Je laisse mes yeux doucement cligner dans la chaleur du soleil, tout est si tranquille, soudain. Je repense aux troupeaux des bêtes sauvages.

Je retourne près de mon mur. Mes mains me démangent, il prend à mes doigts une folle envie d'effleurer la paroi rude, à mes paumes de caresser la roche brute et d'y déposer mes pigments de couleurs.

Hack a sans doute demandé aux femmes de les rejoindre, pour récolter ce qu'il y avait d'utile chez les hommes du fleuve, certain de la victoire. Ils m'ont laissé là, me croyant morte, peut-être ? Hé bien, profitons-en, maintenant ! Laissons aller mon inspiration suivre son cours ! Venez à moi, taureaux, bisons, aurochs, veaux, vaches, zébus, lions, loups ! Entrez dans mon bestiaire ! Courrez ! Teintez-vous de lumière ! Sortez de l'ombre !

Magie ! Tout est magie !

Un sang bouillant m'emporte, la fièvre de la création, je n'entends plus rien d'autre que ma propre imagination frapper comme une folle sur la haute paroi de pierre. Je deviens sourde, même aux cris de Rio, qui s'affame. Je peins. D'autres animaux jaillissent, pour s'assembler aux troupes déjà présents. Ils dansent, la lumière pâle de la grotte joue entre leurs formes étranges, issues de mon regard. Mes souvenirs de l'avant-veille restent dans ma tête, et ce sont d'autres ombres qui se précipitent entre mes doigts, des silhouettes inconnues, des profils enchantés, des hardes entières sorties du néant qui traversent soudain mon esprit, et aussitôt, je les vois, couvertes d'ocre, de carmin, de brun-rouge, de terre de sienne, je les vois, devenues réelles, posées, là, devant moi, recouvrant de leur présence le fond de la caverne. Je crie, je rie, je pleure aussi, des larmes de folie, qui résonnent à l'infini. Je deviens l'instrument, la main qui peint, je ne contrôle plus rien, je me sens entraînée, par un fleuve, une vague terrible et vivifiante.

Rio est debout. Il marche, soudain. Je devrais m'exclamer, l'encourager, porter devant moi mes mains pour l'accueillir, mais non, mes mains polissent, grattent, roulent, mélangent, unissent, modifient, rectifient, mes mains ne m'appartiennent plus.

Alors je lui parle. Tu vois, Rio, regarde, regarde ce mâle a si fier allure, son regard semble transpercer le rocher, il est plus vivant qu'aucun autre, il est le maître, ici, le chef de la meute. Et vois cet autre troupeau, tout petit, car il est loin, caché par les frondaisons, qu'on devine là, par cette ombre de cendre disséminée ici, et là, et là, on les voit souffler, ces bêtes, d'avoir échapper à l'attaque des lionnes, là, fatiguées d'avoir couru, et pour rien, encore.

Epuisée, je m'affale, au pied de l'œuvre. La main de Klo scintille encore. Alors, à l'aide d'un morceau de bois brûlé, je dessine avec précaution le contour de ma main, posée bien à plat, les doigts écartés. Comme pour indiquer que tout ceci vient de moi, de mes



tripes, de mon ventre défoncé par la douleur, de mon cœur bouillant, de mon sang enfiévré.

Enfin, je m'allonge, pour donner le sein à Rio. Il a si faim !

Une nouvelle nuit, sans doute. Toujours personne. Mais je suis trop lasse pour me demander si tout cela est bien normal. Les troupeaux passent, au dessus de nous, jusqu'à sortir de l'ombre. La lueur du jour vient jusqu'à nous, à tâtons, accompagné d'un doux brouhaha. Le chuchotement des voix, à l'extérieur. Le retour des femmes, des enfants, des guerriers ?

Rio reste debout, maintenant, fier. Je mâchouille les dernières tiges sucrées. Une nouvelle récolte sera nécessaire. La soif me tenaille. Je me lève.

Les voix se rapprochent, toujours plus joyeuses. Je devine le bourdonnement des pieds dans la poussière, la clameur des femmes d'un bout à l'autre de la cohorte, les cris des hommes dans la cohue, le jappement des enfants, les applaudissements, les chants. Klo est vengée !

Je me tiens debout, à l'entrée de la grotte, la main en auvent devant mes yeux. J'essaie de les voir, au loin. Je vois la longue file des corps qui dansent à l'horizon, en traversant la petite brume fraîche de ce matin de printemps. Je suis heureuse de les revoir, malgré cette angoisse naissante qui tressaille au creux de mon ventre. Un sentiment d'inconnu, je ne sais pas pourquoi. Quelque chose de flou, au loin, qui plane sur le groupe qui s'avance. Des silhouettes que je ne reconnais pas. Les chevelures qui s'éclaircissent, sous le soleil. D'autres postures. Des visages inconnus.

Ce sont les hommes du fleuve, qui s'avancent nonchalamment.

Je cours jusqu'au fond de la caverne. Que se passe-t-il ? Où est Hack ? Pourquoi m'ont-ils abandonnée ? Que viennent-ils faire ?

Accroupie au pied de mes dessins, je serre Rio sur ma poitrine. Je n'ai même pas le courage de pleurer. Les voix résonnent déjà à l'entrée de la grotte. L'écho des roches me ramène leurs mots inconnus, leur violence, leur soif de meurtre, sans doute.

Ils sont debout devant moi. Leur chef, haut, puissant, musclé. Il ressemble à Hack, avec des cheveux clairs, et un regard de ciel orageux, quand le bleu vire au violet, dans le soubresaut des vents, dans le cri des tempêtes, dans le tumulte des flots du fleuve. De ses yeux coule la vigueur de territoires nouveaux.

Derrière lui, des hommes se serrent, armés de bâtons noueux et de harpons tranchants. Leurs poings semblent énormes. Leurs muscles terribles. Leurs pieds peuvent me frapper, écraser Rio, je me recroqueville encore.

Une femme aussi se tient près d'eux, malingre, pas vraiment belle, de mon âge peut-être. Elle me regarde, regarde l'enfant, regarde les parois peintes. Un sourire ému semble parcourir ses lèvres minces, pendant que gronde la troupe des hommes. Elle se rapproche de moi. Je pourrai la toucher, attraper ses jambes frêles, l'emmener dans une chute sur le sol rugueux. Mais je me retiens. Les hommes assoiffés de massacre s'impatientent. J'entends leurs pieds qui raclent la poussière, leurs mains qui frappent leur bâton. Ils tournent leur tête vers leur chef, dans l'attente. La fille me frôle. Elle pose sa main sur la main de Klo. Mon cœur frémit. Puis elle enfle ses doigts, lentement, dans la trace des miens. Mais le contour n'est pas exact, ses doigts sont trop petits. Alors, je me lève. Sans prendre garde aux cris des hommes, au tumulte farouche, à la bousculade qui monte, dans ce fond de grotte. Je me lève, et lui montre ma main, que je pose sur mon empreinte.

Le groupe s'est tu soudain. Dans ce nouveau silence, les bêtes s'agitent, sur la paroi, les troupeaux reprennent vie. Les hommes repartent, derrière leur chef, sans fracas, sans cri.

Rio, amusé, marche à son tour, mimant la scène, armé d'une brindille souple. Pendant ce temps-là, agenouillées l'une et l'autre, la fille du fleuve et moi, nous inspectons les restes de couleurs. Je comprends qu'elle cherche du bleu, pour ajouter une rivière, et des poissons.

## FIN DE L'HISTOIRE